

L'herbier de la section ¹

Si d'aventure vous interrogez les membres de la section «Connaissez-vous l'herbier ?» beaucoup vous répondront par la négative et qu'ils n'ont jamais vu cet objet. Au fil des déménagements successifs, la Commission des archives a transporté deux volumes reliés dans une valise en toile brune. Voici deux ans, la Commission a entrepris la restauration de ce précieux patrimoine en s'alliant les compétences du Musée botanique de Lausanne par l'intermédiaire de Jean-Louis Moret, conservateur, et de Christina Iduni-Gaffiot, botaniste.

Jacques Ménétreay, restaurateur et relieur à Lausanne, s'est efforcé de réaliser un conditionnement adéquat, en passant du registre à la feuille volante pour éviter l'abrasion constante des planches lors de leur consultation.

Histoire de l'herbier à travers nos archives

Ce sont les intérêts scientifiques qui l'emportent sur les aspects récréatifs dès la création de la section en 1863. La bibliothèque est alors le conservatoire des connaissances sur la montagne. Elle reçoit de nombreuses revues, des cartes, puis des photographies. Elle compte parmi ses membres de nombreux scientifiques chevronnés : géologues, cartographes, littérateurs qui transmettent au travers de « L'Écho des Alpes » des communications aux clubistes. Les botanistes ne sont pas absents de cette cohorte, même si ils n'en constituent pas la part la plus démonstrative. Car dans le monde alpin, c'est à la section genevoise qu'apparaissent les premières recherches botaniques. En 1869, nous apprenons que Monsieur Privat à Genève lit le rapport de « La commission de l'herbier ». Il émet le vœu formulé par Monsieur Bader qu'il n'entre dans sa composition aucune plante croissant en-dessous de la région des rhododendrons. C'est à notre connaissance la première mention du mot «herbier» dans les activités des sections romandes à cette époque.

Le botaniste le plus emblématique de cette époque est un autre genevois, Henri Correvon, directeur du jardin d'acclimatation, animateur du jardin alpin « La Linéa » à Bourg-Saint-Pierre en Valais. Il contribuera par ses articles parus dans « L'Écho des Alpes » entre 1880 et 1914 de vulgariser la connaissance des plantes alpines et de sensibiliser les cubistes vaudois au respect et à la description de cette flore.

C'est en 1917 que nous devons à Henri Correvon un article particulièrement intéressant intitulé «la botanique et la montagne », article fondamental quant à la connaissance de l'histoire de la botanique alpine. Il ne manque pas à cette occasion d'émettre des critiques virulentes sur la pratique des herbiers et par contrecoups de manifester son soutien au jardin botanique.

L'auteur de l'herbier

Les procès-verbaux du comité et des assemblées, entre 1863 et 1920, ne donnent aucun nom. Cet ouvrage unique en son genre n'est ni daté, ni signé. L'écriture n'en n'est pas pour autant identifiable. Reste à formuler des hypothèses de travail. Parle-t-on de botanique, voire d'herbiers à la fin du siècle passé ? Quelques notes y font brièvement allusion en 1880 - 1881.

Le 30 avril 1880, M. de Constant regrette de ne pouvoir remercier François Pittet, jardinier, «qui s'est éclipsé, pour la splendide et riche collection des fleurs alpestres cosmopolites qu'il a eu l'obligeance de présenter ». Le 25 mars 1881, François Pittet présente à la section une nouvelle collection de fleurs des alpes et des remerciements lui sont adressés « pour avoir égayé la soirée».

¹ Bulletin « Les Diablerets », Lausanne 1999 /9, pp. 16-20. Pictet Robert, « L'herbier de la section » et Moret Jean-Louis, « Herbier, vous avez dit herbier ? »

Ernest Wilczek: une collection originale de l'université de Lausanne

En 1896, la section participe à l'Exposition Nationale de Genève en organisant un stand remarqué, axé sur les sciences naturelles au travers de la géologie des Alpes, de la minéralogie, de la photographie et de la botanique. « C'est pour cette partie que nous avons obtenu une médaille d'argent », note le président dans le rapport annuel de la section en 1896.

On apprend à cette occasion que la collection des plantes alpines est en réalité un herbier réalisé par le professeur Ernest Wilczek (1867 – 1948) dont la brillante carrière lausannoise est retracée par Jean-Louis Moret, conservateur au Musée botanique de Lausanne dans la seconde partie de cet article.

Comment expliquer que cet herbier resta au club alpin et n'aboutit pas au Musée botanique de Lausanne ? À la fin de l'Exposition nationale, l'herbier sera restitué à la section qui note dans son procès-verbal : « Les deux volumes de l'herbier du professeur Wilczek seront pour le moment conservés. S'il se présentait une offre d'achat, on verrait à l'utiliser ». Le comité notait par ailleurs dans son procès-verbal, en date du 26 octobre 1896, qu'il se proposait de garder les trois albums photographiques et l'herbier provenant de Genève.

Pendant 25 ans, on perdit le souvenir de l'herbier jusqu'en octobre 1919, quand 2 membres, « Simon et Mayor, ont fait nettoyer le local situé dans les combles (du Cercle de Beau-Sejour), ce qui a permis de découvrir de superbes herbiers préparés par le professeur Wilczek, qui seront déposés à la bibliothèque où ils pourront être consultés ».

Ainsi donc, l'auteur apparaît bien identifié et du même coup, l'on sait qu'Eugène Rambert n'a pu participer à sa réalisation puisqu'il était déjà décédé en 1886, soit 10 ans avant l'Exposition Nationale de Genève, à un moment où Ernest Wilczek n'enseignait pas encore la botanique à l'université de Lausanne.

Robert Pictet.

Herbier ? Vous avez dit herbier ?

Aujourd'hui, en effet, l'herbier est devenu dans l'esprit de la majorité des gens, un objet poussiéreux – ce qui n'est pas tout faux- dénué de tout intérêt, voir complètement ringard. C'est que, de nos jours, la botanique se pratique plutôt en laboratoire que dans la nature.

Nous vivons actuellement un triomphe de la biologie moléculaire, au détriment des sciences plus naturalistes. Il faut remarquer toute fois que les moyens modernes mis en œuvre permettant, à grand frais souvent, d'aller touiller les constituants des noyaux cellulaires, n'ont pas du tout bouleversé les classifications, animales ou végétales, élaborées dès le XVIIème siècle par des observateurs attentifs à l'anatomie et à la morphologie de leurs sujets d'études. Les herbiers renferment des références fondamentales, aussi bien du point de vue de l'histoire et de la dynamique de la flore, que de celui de la nomenclature. C'est dans les herbiers qu'on trouve les anciennes indications de récoltes d'espèces dans des endroits aujourd'hui modifiés ou disparus. C'est dans les herbiers que sont conservés les types nomenclaturaux, c'est à dire les échenillons qui ont servi à la description ou à la dénomination d'une espèce qui en sont l'étalons.

Prenons un exemple. Lorsque Linéa a décrit et nommé les espèces qu'il a publiées en 1754 dans son célèbre « Spieces Pantarum », il l'a fait en observant un échantillon, qui est devenu le type. Il n'y a qu'une espèce par type et qu'un type par espèce. Celui-ci est donc unique, et plus un herbier en contient, plus il est riche scientifiquement parlant. Et tout travail de systématique, même s'il se fait avec les moyens les plus modernes et les plus couteux, doit se reporter à ces types universels. Ne pas le faire serai une faute scientifique grave, car le travail ne serait pas reproductible, donc vérifiable par un tiers, puisqu'il ne se baserait pas sur une référence reconnue unanimement.

Il y a d'ailleurs un paradoxe à mépriser les herbiers

Le biologiste moléculaires ont réussi l'exploit de reconstituer l'ADN (la molécule chimique porteuses du patrimoine génétique) de l'ours des cavernes à partir d'un morceau d'os fossile. Ils ont recréé celui d'un nénuphar californien vieux de plus de 100.000 ans Les herbiers deviennent ainsi une mine d'informations poule futur. Il serait donc stupide de les négliger au point de ne pas permettre leur conservation dans de bonnes conditions.

Les types herbiers

Les herbiers sont très divers, selon le but dans lequel ils ont été constitués :

- -les herbier scientifiques ou floristiques (ceux du musée botanique cantonal vaudois, par exemple), qui regroupent plusieurs »parts », c'est-à-dire une feuille de papier sur laquelle sont regroupé un ou plusieurs échenillons de la même espèce accompagnés de leur étiquette, portent les indications simplement du lieu et de la date de la récolte. C'est sur de telles collections que s'appuient les travaux de suivi de l'évolution de la flore.
- -Les herbiers thématiques, qui regroupent des espèces ayant des caractéristiques écologiques proches, par exemple les plantes que l'on trouve dans les vallées à foehn et rarement en dehors, les plantes d'une formation végétale donnée. Friches, mélézin, tourbière, etc.
- -Les herbiers didactiques, destinés à enseigner la botanique ou à faire connaître la flore qui se succède au cours du temps dans un endroit donné, ou celles de divers lieux qu'on traverse au cours d'une randonnée.

L'herbier du C.A.S.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartient l'herbier. Les échenillons collectionnés ont été étiquetés selon les milieux ou on les trouve le plus souvent.

Flore de pelouses du versant valaisan ; Flore des prairies subalpines ; Flore des forêts et des clairières subalpines ; Flore des pâturages alpins ; Flore des pelouses alpines ; Flore des forêts alpines ; Flore des endroits frais et des combes neigeuses ; Flore des éboulis rocheux et des moraines ; Flore des rochers. Cette catégorisation nous a incités à proposer un type de restauration permettant à cette collection d'être utilisée par un membre du Club désirant préparer une course.

La restauration de l'herbier

Cette restauration avait pour objectif de rendre la collection présentable tout en préservant les échantillons.

Ceux-ci étaient reliés dans deux gros volumes qui facilitent le transport et protègent bien les plantes si on ne les ouvre pas. Nous avons proposé de les démonter pour deux raisons :

- -lorsqu'on les ouvre les pages s'arrondissent et le risque de bris des échantillons, collés sur toute leur longueur, augmente ;
- -lorsqu'on les referme, les pages frottent l'une sur l'autre en un mouvement de cisaillement, abrasant les échantillons.

Les feuilles séparées sont moins faciles à consulter, puisqu'il faut les manipuler une à une en les gardant à plat et en évitant de les plier. Mais cette manipulation lourde les protège, car les personnes qui consultent la collection y portent forcément plus d'attention.

Les feuilles séparées sont moins facile à consulter, puisqu'il faut les manipuler une à une, en les gardant à plat et en évitant de dépit. Mais cette manipulation lourde les protègent, car les personnes qui consultent la collection il porte forcément plus d'attention.

Après démontage, la première opération a été le dépoussiérage. Il s'est fait par simple soufflage pour ne pas abîmer les plantes fragiles. La deuxième opération a été la fixation des échantillons. À l'origine, les échantillons avaient été collés directement sur le papier. La colle, en vieillissant, était devenue cassante et beaucoup de plantes s'étaient alors détachées. Il a donc été convenu de fixer un nouveau ces espèces à l'aide de petits bouts de papier gommé.

C'est la pratique utilisé pour l'herbier du musée botanique cantonale. La même opération a finalement été décidée pour tous les échantillons, afin de prévenir un décollement futur.

L'avantage de cette méthode est un bon maintien des plantes, mais pas irréversible (Cela permet, si nécessaire de les examiner aussi sous le côté caché), sans que l'esthétique en souffre.

Les déterminations ont été vérifiées. Quelles petites erreurs ont été trouvées et signalées dans le catalogue qui accompagne l'herbier.

Aucune annotation n'été effectuées sur les étiquettes originales. La nomenclature a été mise à jour. Chaque nom a été vérifié est, s'il y avait lieu, changer en tenant compte des références actuelles, dans l'Index synonymique de la flore suisse (1997). Il faut savoir que le nom des espèces a connu des modifications parfois radicales - on continue d'ailleurs à les modifier actuellement, la remise à jour de la nomenclature est constante.

Ce travail a donc parfois demandé des recherches très minutieuses, dignes des meilleures enquêtes policières, menées grâce à l'aide d'anciennes flores.

Finalement, toutes les inscriptions figurant sur les étiquettes originales ont été relevées et ont donné naissance à un catalogue. Celui-ci est divisé en trois parties :

1. liste alphabétique des espèces classés selon le nom actuel
2. Liste des espèces classées selon le milieu dans lequel pousse, et d'après les étiquettes d'origine
3. Liste des espèces dont le nom ancien a été mis en synonymie.

L'auteur de cet herbier : Ernest Wilczek

Robert Pictet a découvert que cette collection avait bénéficié de l'aide d'Ernest Wilczek professeur de botanique à l'université de Lausanne. Arrêtons-nous rapidement sur la vie de ce personnage qui a incarné la botanique vaudoise de 1892 à 1936.

Ernest Wilczek, comme son nom ne l'indique pas, est né à Laupen en 1867. Il commence à des études au collège Saint-Michel à Fribourg. Il obtint sa maturité fédérale. Des déboires financiers de son père, qui avait une petite entreprise de cartonnage, l'obligèrent à interrompre ses études. Il entreprit alors un apprentissage de pharmaciens dans une officine zurichoise.

Parallèlement, il suivit les cours de botanique du professeur Karl Schröter à l'École polytechnique fédérale. Il devint bientôt son assistant et le restera jusqu'à la fin de sa thèse sur la morphologie des fruits des cypéracées, qu'il défendit en 1902, à l'âge de 35 ans.

Alors, il peut appeler à Lausanne pour remplacer le professeur Jean-Balthazar Schnetzler dans ses cours de botanique générale et de physiologie végétale, et pour remplacer le professeur Louis Bourget dans ses cours de botanique pharmaceutique et de pharmacognosie. Comme il devint encore conservateur du Musée botanique cantonal et directeur des jardins de Pont-de-Nant et de Lausanne, il regroupa à lui seul toute la botanique vaudoise.

Ernest Wilczek était particulièrement sensible à la place de la plante dans son milieu. À Pont-de-Nant, où on l'avait appelé en 1892 pour prendre la direction du jardin inauguré une année auparavant il construisit des mamelons présentant les diverses orientations permettant de cultiver, sur une surface restreinte, des espèces dont l'adret et l'ubac, du levant et du couchant. Il reprit cette conception en 1894 dans le jardin botanique qu'il créa à Lausanne, au pied de l'école de pharmacie, sur le talus de Couvaloup.

Cette vision écologique, Wilczek la faisait partager en cours d'excursion botanique publique qu'il organisait en fin de semaine. Ces excursions rencontraient un très grand succès. Wilczek ne donnait pas seulement le nom des plantes, mais expliquait leurs préférences quant au sol, à l'humidité, à la température, etc. Il complétait son récit par des indications sur l'utilisation pharmaceutique des plantes, sur leur emploi dans la vie de tous les jours, sur leur intérêt culinaire et sur les légendes qu'elles inspiraient. Pour mener ses excursions toute sécurité, Wilczek avait tenu à passer le brevet de guide.

C'était un grand protecteur de la nature. Il siégea au comité de la Ligue suisse pour la protection de la nature (LSPN), il était le vice-président de la commission du parc national. Il engagea l'université à acheter la tourbière des Tenasses et la LSPN à acheter celle de la Varconnaz.

Wilczek n'a pas la notoriété d'Eugène Rambert. Ses publications, scientifiques uniquement, n'ont pas eu l'écho de celle du chantre des Alpes. Mais il a joué un rôle de premier plan dans le développement de la botanique vaudoise. Et l'herbier du C.A.S. ne perd pas de sa valeur d'avoir été constitué par Wilczek. Au contraire, serions-nous tentés de dire, en rendant ainsi hommage à un botaniste qui n'est pas estimé à sa juste valeur, Même dans les milieux où l'on apprécie et où l'on étudie les plantes.

**Cristina Induni-Gaffiot
et Jean-Louis Moret**